

BOLLENE, 26 AOÛT 1942

Par Bernard WEISZ

Ce jour-là, il a dû avaler son petit déjeuner à la va-vite, le capitaine Ferrier, commandant de la section de gendarmerie d'Orange. Il faut dire que l'affaire devait être rondement menée, comme en témoignent les télégrammes du ministère de l'intérieur au ton comminatoire, frappés du sceau rouge **secret**, reçus à la préfecture d'Avignon. Vichy comptait bien tenir sa promesse de livrer à l'Allemagne 10000 juifs étrangers, vivant en zone libre, entrés en France après le 1^{er} janvier 1936.

Depuis plusieurs jours on se préparait donc à l'opération « ramassage des israélites étrangers ». La liste dressée : 110 juifs. Les ordres donnés, entre autres celui adressé à l'ingénieur en chef départemental des Ponts-et-Chaussées d'affréter 2 cars devant partir de la Place de l'Horloge d'Avignon à 7 heures 30 du matin, l'un pour le nord Vaucluse, l'autre pour le sud du département, afin de conduire les juifs arrêtés au camp des Milles.

Les gendarmes, eux, démarrent à l'aube, l'heure où « l'on réveille les condamnés », comme dit la chanson. A peine sa mission terminée, le gendarme Ferrier écrit son rapport daté du 26, vu et transmis le 28 par le chef d'escadron Teinturier, commandant de la compagnie de gendarmerie de Vaucluse, au Préfet Valin. Plus exactement au responsable des affaires juives à la préfecture, Aimé Autrand, 1^{ère} division, 2^{ème} bureau.

Il faut prendre le temps de lire cette langue administrative non dénuée de précision : « Les opérations de ramassage des israélites étrangers figurant à la liste jointe à la note n° 1074 du Préfet en date du 24 août 1942 ont commencé le 26 août 1942 au lever du jour et se sont dé-

roulées sans grands incidents. » Il relate par le menu les différentes étapes où l'a conduit sa feuille de route : Orange, Valréas, Bollène, Baumes, Vaison.

Retour en arrière sur la prose du capitaine Ferrier : « A Bollène – le chef de famille Goldberg, profitant d'un instant d'inattention des militaires de la brigade a essayé de s'enfuir en passant par une fenêtre située au 2^{ème} étage de l'immeuble dans lequel il habitait. Il est tombé sur une treille et ensuite au sol sans se faire aucun mal. L'un des enfants de cette famille était manquant. Les parents ont déclaré qu'il s'était rendu la veille à Avignon. Or les recherches entreprises ont permis de le découvrir dans un grenier à foin où il s'était réfugié. Dans cette résidence sur 14 personnes à appréhender 9 seulement ont pu l'être. Les nommés Sapir Joseph, Sapir Estéra et Margolis Rose étaient absents de leur domicile. Les recherches faites n'ont pas permis de les découvrir et il est probable que ces personnes étaient bien en déplacement, Sapir Joseph avait d'ailleurs obtenu un sauf conduit pour Marseille. Les militaires qui se sont présentés au domicile de Margolis Estéra ont trouvé celle-ci alitée, venant de subir une intervention chirurgicale, elle était dans l'impossibilité d'être transportée. La nommée Sapir Szayna a eu une forte crise à l'arrivée des gendarmes et il a fallu faire appel à un docteur qui a déclaré que son transport était impossible. »

9 sur 14. La gendarmerie n'a pas fait carton plein. A l'image du global de la journée où plus d'une trentaine de juifs « se sont soustraits aux mesures de regroupement qui les frappent ». Aussi les opérations devront se prolonger quelques jours pour atteindre une centaine de

juifs internés au camp des Milles, avant de disparaître en fumée dans le ciel polonais.

Le parcours biographique

C'est Isaac Levendel qui a révélé en 1996, soit 54 ans après les faits, le sort funeste de ces juifs étrangers du Vaucluse. Pendant plus d'un demi-siècle la stratégie du silence a fonctionné. Les archives permettaient de savoir mais le secret arrangeait beaucoup de monde. Aujourd'hui il est parfois possible de remonter très loin dans le parcours biographique des victimes. Un concours assez exceptionnel de circonstances me permet de livrer au lecteur de précieux matériaux sur l'histoire de ces juifs de Bollène.

Dans cette petite ville ouvrière enclavée dans le vignoble rhodanien se sont réfugiés plusieurs juifs polonais. Comment l'expliquer ? Le hasard y a sa part. Mais aussi des éléments objectifs : le travail en usine, un des rares que le statut de Vichy tolère pour les juifs ainsi que la présence de soldats engagés dans l'armée polonaise sous commandement français après l'écrasement de la Pologne jusqu'à la honte de l'armistice de Pétain. Une unité polonaise est cantonnée à Bollène. Sûrement depuis février 1940 et peut-être même avant. Des familles juives ont suivi le père ou le fils qui ne renonçait pas à poursuivre le combat contre l'Allemagne nazie. Peut-être est-ce la facilité de l'emploi dans les entreprises de produits réfractaires qui a conduit Moses Goldberg né en 1897 à Lodz à s'y établir avec son épouse Esther née en 1903 à Chmelnick et leurs 5 enfants. Dans l'état nominatif des juifs du Vaucluse de juillet 1941 ils sont domiciliés à Avignon, Place des Corps Saints. Moses y apparaît comme ex ouvrier dans une fonderie. C'était sans doute son métier exercé au Luxembourg quand il quitte Lodz pour le Grand-Duché. La date et le lieu de naissance des enfants donnent

d'utiles précisions : Isaac 5-4-1928 Lodz, Rachla 26-4-1929 Lodz, Maria 7-1-1931 Luxembourg, Cyrille 30-5-1932 Bessemburg – Luxembourg, Frana 8-7-1933 Bessemburg – Luxembourg. Tous figurent sur la liste des expulsés du Luxembourg entre le 22 octobre 1940 et le 7 janvier 1941 (auteur P. Cerf « L'étoile juive au Luxembourg ») Ils font partie du transport vers l'Espagne et le Portugal du 7 novembre 1940, refoulé en France. Le 26 août 1942, il ne leur reste que quelques jours à vivre sur la terre de France et probablement à vivre tout court. Après les Milles c'est Drancy et le départ vers Auschwitz le 7 septembre 1942, convoi 29.

Qui est Sarah Straussman, née le 9-9-1913 à Radosryce, qui visiblement n'a pas posé de problème lors de l'arrestation, puisque non mentionnée dans le rapport du gendarme Ferrer. Dans l'état nominatif des juifs du Vaucluse, elle est domiciliée en 1939 à Paris, 90 bd de Ménilmontant. C'est en fait l'adresse de sa sœur Frymet Cukier qui vit avec son mari Moszek et leur fils Jacob dans un modeste appartement de ce Paris populaire. Sarah est venue y loger peu avant la guerre. Moszek, lui aussi, s'est porté volontaire et a été versé d'office dans la section polonaise de l'armée française. Son unité vient s'établir à Bollène. La petite famille a suivi. Elle habite Cours de l'Ecluse. Sarah occupe une petite location toute proche. Ses gains d'ouvrière agricole lui permettent une certaine indépendance.

Le 26 août 42, Sarah arrêtée, les gendarmes font une halte chez sa sœur Frymet. A l'écart, son neveu Jacob, il a 9 ans à l'époque, l'interroge. A-t-elle commis une infraction quelconque ? Non rien absolument rien. Il l'engage alors à fuir par la porte de derrière. Mais Sarah est comme prostrée. La voilà embarquée pour le camp des Milles d'où elle re-

joint celui de Rivesaltes le 11 septembre avant de le quitter le 13 pour Drancy où elle ne fait que passer. Le 16 septembre elle fait partie du convoi 33 pour Auschwitz.

Autre arrestation non mentionnée, et pour cause, dans le rapport, celle de Léo Rattenbach. Il ne figure pas dans l'état nominatif mais il est bien inscrit dans la liste des juifs de Bollène qui ont rejoint le camp de Milles le 26 août 42. Mais lui, dirigé non par les gendarmes ; c'est le responsable des GTE (groupement des travailleurs étrangers) qui l'a conduit avec d'autres dans ce lieu sinistre.

Léo, né le 28-1-1910 à Dolina, on l'imagine en portrait de baroudeur. En 1936, il a 26 ans, il est à Beyrouth venant de Belgique où il a géré une entreprise de tricotage. Pourquoi Beyrouth ? Raison professionnelle. Possible. Toujours est-il qu'en 39 il veut servir dans l'armée polonaise. En septembre il contracte un engagement volontaire dans les troupes françaises du Levant. Démobilisé en août 40, un document du commissariat de police de Bollène le signale comme se fixant alors dans la commune. Probable qu'il y a été aussi cantonné dès février 40 comme nous le verrons plus loin.

Après sa démobilisation il vit des travaux des champs en louant une petite propriété agricole. Il est ensuite rattaché au GTE de Montmirail. A-t-il été dirigé directement sur Les Milles ou d'abord au camp de Beaucaire, là les archives se contredisent. De toute façon il s'évade, gagne la Haute-Savoie, peut entrer en Suisse où il atterrit dans un camp de travail jusqu'à la fin de la guerre. A son fils, rencontré il y a peu, il n'a jamais parlé de ses tribulations. A y réfléchir, on en voit de ces juifs qui n'ont pas voulu faire peser sur leur progéniture un passé de souffrance.

Autre évasion réussie, celle de Yéhuda Sapir. Avant d'en donner le détail, un détour est nécessaire. A l'été 39, la famille Margolis, des bourgeois aisés de Lodz, sont en France. Les

parents ont accompagné leur fille Rose jusqu'à Bordeaux pour une délicate opération à l'oreille qu'un spécialiste très réputé doit pratiquer. Leur autre fille, Edith, est aussi du voyage. Diplômée de l'université de Cracovie, elle veut poursuivre ses études à Paris. Le 21 août le père et la mère Margolis prennent le train de retour pour Lodz. Il est convenu que Rose et Edith les rejoindront 2 semaines plus tard. Elles ont alors respectivement 21 et 25 ans et veulent sans doute profiter de Paris au mois d'août. Mais le 1^{er} septembre l'Allemagne envahit la Pologne. Edith et Rose sont coincées en France et leur argent diminue à vue d'œil. Commence la période des grandes inquiétudes. Plus aucune nouvelle des parents et pour survivre la recherche de petits boulots. En novembre 39, elles sont à Bordeaux, inscrite au consulat américain pour émigrer aux USA où des cousins sont installés.



Rose et Edith MARGOLIS à la Libération (Coll. J.P. Lambert)

Ce même été 39, Joseph Sapir, riche banquier de Varsovie, et son épouse Szayna prennent les eaux à Vichy. Des juifs polonais en cure avec la meilleure société, voilà qui nous change des représentations habituelles des communautés juives de Pologne. La guerre les surprend dans leur villégiature. Impossible de regagner le

pays. Ce sont leurs enfants, Esther et Yehuda, qui tentent de les rejoindre à Paris. Au terme d'une véritable équipée, ils y parviennent le 21 mai 1940. Le 12 juin les Sapir quittent leur appartement de la rue Amelot. Joseph, il a encore les moyens, a acheté une voiture et engagé un chauffeur. L'exode les conduit à Bordeaux puis à Biarritz. Le 17 juin c'est l'armistice, bientôt suivi de la Collaboration. Les Sapir ont-ils tenté de s'embarquer pour l'étranger ? Sans doute.

Pour les Sapir comme pour les sœurs Margolis point de bateau salvateur. C'est en juillet que Rose et Edith font la connaissance à Bordeaux de 2 soldats polonais de Bollène : Jacques Polizuk et Léo Rattenbach. La sœur de Jacques vivait à Bordeaux lorsque Jacques et Léo sont allés chercher les Sapir à Biarritz. C'est pour la voir qu'ils font un détour sur Bordeaux. A cette occasion, ils rencontrent les sœurs Margolis qui avaient lié connaissance avec la jeune fille. Leur proposition de se rendre à Bollène où la population a sympathisé avec eux pendant « la drôle de guerre » séduit les jeunes femmes. En route pour Bollène. Les Sapir dans leur auto, c'est Jacques qui conduit. Les Margolis dans l'autre voiture avec leur chauffeur Léo.

Le journal d'Emilie

Le 21 juillet arrivés à Bollène Jacques et Léo viennent en éclaireurs visiter la maison du couple Devès. On le sait très précisément car Emilie Devès l'a noté dans son journal.

Emilie, cette catholique croyante et pratiquante, à l'humanité exigeante, va jouer un rôle clé dans la suite des événements. Le 23, les Sapir et leurs 2 nièces Edith et Rose – c'est ainsi qu'ils se sont présentés – emménagent au quartier Rigabo, dans une villa en retrait sur la route de Suze la Rousse, à un jet de pierres des usines Valabrègue qui employaient des centaines d'ouvriers (entreprise non aryanisée car



Emilie DEVES (Coll. J.P. Lambert)

entité complexe avec des intérêts croisés, Georges Valabrègue ce jeune patron aux origines juives comtadines a très probablement fait partie d'une chaîne de sauvetage). La villa est une demeure confortable de deux étages qu'un grand escalier intérieur divise verticalement. Emilie et son époux Fernand occupent la partie droite. L'autre est destinée à la location.



La maison des Devès, quartier Rigabo (Coll. J.P. Lambert)

La vie s'organise au rythme des démarches administratives pour avoir des papiers en règle. Joseph Sapir dispose encore de ressources financières, Yehuda est scolarisé au collège d'Orange. Rose gagne quelques sous grâce à des travaux de couture, Edith travaille à la ferme des Mazur, à mi-chemin de Bollène et Suze.

Le 26 août 42 ce qui se passe à la maison du quartier Rigabo est tout sauf un incident. Certes, Joseph Sapir ne peut être interpellé, il est en déplacement à Marseille, muni d'un sauf conduit. Certes Edith Margolis qui vient de

subir une opération de l'appendicite est intransportable. Mais ce que ne sait pas le gendarme Ferrier c'est que Szayna Sapir qui se tord de douleur par terre, poussant des plaintes inintelligibles que la doctoresse Marianne Basch, qui n'est pas dupe, attribue à une série de graves problèmes de santé, simule une crise. En réalité elle avertit en yiddish Esther et Rose du danger. Esther et Rose qui ne sont pas absentes de leur domicile mais qu'Emilie Devès a poussées dans sa propre chambre en prenant soin de la fermer à clef. Y pénétrer aurait été impossible aux gendarmes sans un mandat de perquisition. A la maison des Devès 6 juifs devaient être arrêtés. Un seul est conduit au camp des Milles : Yehuda, qui réussit, on l'a dit, à s'en évader 8 jours plus tard. Sans laisser de traces.

L'opération ramassage des israélites étrangers a ébranlé bien des certitudes. Puisque même dans la zone non occupée la sécurité n'est pas garantie, il faut tout faire pour gagner l'Espagne. Joseph Sapir se met en quête de trouver un passeur. En septembre le groupe se met en route pour la frontière espagnole. Ils seront tous arrêtés à Perpignan, y compris Yehuda qui les a rejoints, le 20 octobre 42 au domicile de la famille Sapir, 5 rue de l'Anguille. Victimes du passeur ou de dénonciation ? On se perd en conjectures.

Szayna et Esther Sapir sont internées à l'hôpital saint Louis de Perpignan, les autres au camp de Rivesaltes d'où s'échappe à nouveau Yehuda, cet intrépide jeune homme de 18 ans.

Le 23 novembre, transfert au camp de Gurs de Joseph Sapir et des sœurs Margolis. Au lendemain de Noël Yehuda regagne Bollène. Il va tantôt habiter chez les Devès, tantôt à Suze chez un monsieur Couston, ou bien à Uchaux où il s'enrôle dans la résistance, un maquis dit « la villa rose ». Sa mère et sa sœur seront évacuées sur Bollène en février 43. Son père Joseph sera déporté le 4 mars, convoi 50. Edith et

Rose seront libérées de Gurs le 13 avril et reviennent à la maison Devès après une démarche d'Emilie qui se porte garant auprès du préfet de Vaucluse qu'elles ne seront pas un fardeau à la charge de l'Etat.



Carte d'identité de Lucien FARAUD alias Yehuda SAPIR
(Coll. J.P. Lambert)

La police allemande

Dans les mois qui suivent d'autres périls vont surgir. Désormais c'est la police allemande qui est à la manœuvre avec ses auxiliaires et supplétifs français. Sans parler des collabos du terroir, anti-juifs obsessionnels. D'autres juifs de Bollène en seront les victimes.

Au Rigabo, Fernand Devès perce le mur qui ceinture la propriété, permettant ainsi un accès à la colline boisée au cas où. Quand des rumeurs se font alarmantes, Edith et Rose vont dormir chez une voisine, Paulette Pommier, dont le mari est prisonnier de guerre. Szayna et Esther, elles, jettent leur dévolu sur une petite étable. Et tout ceci jusqu'en août 44 quand la délivrance aura le visage du soldat américain.

C'est d'ailleurs à Marseille au quartier général américain qu'Edith, la polyglotte, trouve un travail. Déménagement, Rose suit et s'éprend d'Al, le G.I. qu'elle va épouser à la mairie du Vieux-Port en août 45. Mais le repas de noces eut lieu à Bollène chez les Devès, dans le jardin de la villa, au Rigabo.

Les Sapir iront sur Paris. Esther plus tard deviendra new-yorkaise. Toute sa vie elle luttera pour obtenir réparation des avoirs déposés par son père dans plusieurs banques suisses qui réclamaient un certificat de décès. Elle obtint satisfaction en 1998 alors âgée de 75 ans, à quelques mois de sa mort. Son conseil, un avocat qui sera radié du barreau de New-York, avait auparavant pris soin de la dépouiller.

Yehuda deviendra parisien et fondera une famille. Familier du quartier des artisans et commerçants juifs polonais de la capitale, il a peut-être fréquenté Léo Rattenbach, qui à son retour de Suisse avait entrepris avec succès des démarches pour créer un atelier de tricotage à Bollène, puis se ravisant après son mariage en 1946 pour ouvrir un atelier de confection rue de l'Echiquier à Paris.

15 juifs visés, 9 déportés et assassinés, voilà le bilan du 26 août 42. Les rescapés n'ont jamais oublié Bollène et la maison des Devès. Le journal d'Emilie en témoigne. Aujourd'hui c'est Florianne Lambert, la petite fille d'Emilie, qui maintient le flambeau de la mémoire. Elle est en étroite relation avec la descendance Sapir et elle a rendu récemment visite avec son époux Jean-Pierre aux U.S.A. à Edith

et Rose, oui elles sont vivantes ! Citoyennes de Chicago.



Edith et Rose aujourd'hui (Coll. J.P. Lambert)

Un dossier de Juste Parmi les Nations est à l'étude à Yad Vashem au nom d'Emilie Devès.

Bernard WEISZ

Les éléments de la trame de ce qui pourrait devenir un récit proviennent de la consultation de nombreuses archives. Mais l'essentiel est dû à ces personnes-ressources que je tiens à remercier.

Isaac Levendel .

Notre amicale relation n'a pas cessé depuis la parution de « Vichy, la Pègre et les Nazis » Ed. Nouveau Monde 2013, cet ouvrage fruit d'un travail commun de 7 années. Chaque étude sur un point de la persécution des juifs du Vaucluse ne peut se passer de son expertise.

Florianne Lambert.

Son savoir sur le passé familial et sa volonté d'éclairer cet épisode obsédant en font une alliée indispensable. Elle y ajoute un sens de l'accueil des plus chaleureux.

Michelle Massonnet.

Fille du déporté politique André Rombeau, arrêté à son travail à l'usine Valabrègue le 13 septembre 43, elle possède une mémoire exceptionnelle de la vie politique bollénoise. C'est elle qui a attiré mon attention sur la courageuse Marianne Basch qui a joué un rôle éminent dans le combat anti fasciste à Bollène.

Jacob Cukier

Est venu à plusieurs reprises à Bollène livrer son témoignage devant des lycéens. « Enfant caché » dans la famille Charmoison, il garde une grande curiosité pour tout apport qui viendrait éclairer cette histoire.

David et Esther Sapir.

Le fils et la veuve de Yehuda ont participé très généreusement à l'échange d'informations. Ils conservent certaines lettres ou carnet personnel qui sont de véritables archives.

Catia Crévits.

Professeur d'histoire au lycée Lucie Aubrac, elle a monté un remarquable projet pédagogique sur « les traces des familles juives de Bollène ».